

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

Direction des Archives et de la Documentation

COLLECTION DES ARCHIVES ORALES

AO4

LOUIS JOXE

(16 septembre 1901 - 6 avril 1991)

Ambassadeur de France

Entretien n° 2 du 10 décembre 1982

Par

Maurice Vaïsse et Cécile Pozzo Di Borgo

L. Joxe : Ma chance à ce moment-là a été de pouvoir suivre un peu la politique internationale, sur le vif, d'une part dans l'information à court terme ou l'information immédiate et d'autre part dans une autre entreprise qui était en effet le Centre d'Études de Politique Étrangère. C'est un double¹ ce qui n'est pas gênant parce qu'elle me donnait un fonds d'informations considérable et d'autre part, dans les études faites au Centre d'Études de Politique Étrangère, nous cherchions à établir en France, comme il existait déjà aux États-Unis et même en Angleterre des institutions du même ordre. Je reviendrai là-dessus tout à l'heure et nous commencerons par Havas.

Havas était une agence à caractère érotique, solennel et assez poussiéreuse. Je ne jette pas le discrédit sur elle en disant cela puisque M. Havas avait été le premier à fonder réellement une agence d'information. J'ai oublié les dates. Dans la seconde partie du XIX^{ème} siècle, l'agence avait gardé un caractère un peu désuet en ce sens qu'elle s'intéressait beaucoup à l'information de la France sur la France, elle s'intéressait aux questions intérieures, aux débats politiques, à la vie politique elle-même, elle avait de ce point de vue d'excellents services d'ailleurs et il y a eu à l'Agence Havas des hommes remarquables sans citer Paul Valéry qui a été le secrétaire de la direction pendant des années, elle a vu passer un certain nombre de gens qui ont été, par elle, en quelque sorte préparés à la vie internationale.

Mais il est évident que l'information pendant ce temps-là, pendant que l'Agence persérait en lettres, l'information internationale avait fait des progrès considérables. Pour m'en assurer, je pourrais dire une chose pas exacte. Jusqu'à la première guerre mondiale, il faut aller chercher dans l'information, aller chercher dans les plis, les replis, dans les coins des administrations, c'est donc une chasse qui l'emporte parce qu'imposer une information brève, c'est un gain d'argent considérable pour une entreprise ; faire une erreur, c'est une sanction immédiate qui se traduit, si vous voulez, par une chute de la clientèle et ça ne pardonne pas.

C'est pourquoi, après tout, les règles de l'information et surtout de l'information par agence, c'est-à-dire à la naissance de l'information, demandent une très grande discipline d'esprit. Une discipline d'esprit qui est celle, je dirais presque de l'historien vivant dans l'immédiat, de bon sens et de connaissances et c'est parce que l'Agence Havas continuait son petit train d'autrefois qu'un homme, qui était Philippe Berthelot mais pas lui seulement, des fonctionnaires de cette Maison ont jugé qu'il fallait faire attention car de la période où il fallait chercher une information, les gens passaient à la période où l'information allait partout, s'impose à nous, nous empêche de dormir, vient jusque dans notre chambre nous dire ce qui se passe dans le monde et ceci est un phénomène entièrement nouveau. Il fallait donc à la fois des hommes adaptés au passé et des hommes sachant ce que c'était que les techniques nouvelles.

Personnellement, cela m'a très fortement intéressé, je dois dire et m'a appris un peu à écrire, ça peut paraître paradoxal mais c'est tout de même vrai, le style télégraphique n'est pas recommandable mais il y a un autre style qui n'est pas télégraphique et qu'il faut tout de même apprendre à mettre au point.

Et puis, étant donné que l'information vient de tous les côtés, ça rend le service plus difficile. Il faut procéder à un certain nombre de vérifications dans le temps et dans l'espace qui doivent être quasiment immédiates. Et là encore, le monde a changé d'aspect parce que l'information se présentant de tous les côtés, les deux grandes agences d'informations américaines avaient mis au point un système presque parfait dans ce sens qu'elles avaient à leur disposition un réseau de

¹ Mot inaudible

correspondants considérable, un réseau de succursales d'agences secondaires énorme et que c'était une espèce de travail continu auquel il fallait faire extrêmement attention.

Il est aussi une autre agence qui a fait ses preuves et arrivait à imposer par son passé, de par sa rigueur, de par son imagination aussi (je veux dire dans la recherche) qui tenait le marché, c'était².³ le grand était très prisé de tous, elle avait un grand rôle dans la vie économique, financière, internationale et enfin dans l'information tout court.

L'Agence allemande était considérée à juste titre comme une agence suspecte puisqu'elle était pénétrée dans le système hitlérien mais (*interruption sur la bande*) et⁴ était une agence convenable mais elle pouvait avoir une valeur entièrement officielle. Quant au reste, eh bien il n'existait pas grand-chose dans le monde. Il y avait des agences espagnoles et des agences à caractère secondaire. Ne parlons pas de l'Union soviétique qui était dans la même situation technique que l'Allemagne. Il y avait aussi une agence italienne mais peu importe, ce qu'il faut se rendre compte c'est que la France n'était pas outillée, elle commençait à s'outiller mais elle ne l'était pas réellement.

Il a donc fallu recruter, je parle des entreprises qui avaient commencé dès le lendemain de la guerre de 1914 et je parle en ce qui me concerne de l'année 1932 venant de *l'Europe Nouvelle* et la chose était déjà très en train en ce sens que le ministère des Affaires étrangères avait décidé de soutenir financièrement l'Agence en prenant des abonnements, n'introduisant pas d'argent sous une forme étatique mais sous une forme commerciale, s'abonnant lui-même, en quelque sorte, au service et abonnant tous les autres services partout.

Il faut dire une chose, les principes qui ont dirigé cette transformation ou plutôt cette insertion ont permis aussi de recruter du personnel d'une valeur supérieure à celui de ces gens qui souvent venaient là parce qu'ils ne trouvaient pas de place dans le journalisme proprement dit, qu'ils faisaient leur métier avec beaucoup de conscience et beaucoup de rigueur et qu'enfin seraient là toute leur vie sans se faire un nom, sans exister pour le monde extérieur et intérieur. La décision qui avait été prise bien avant que j'y entre était ce qui suivait, sans pour autant pousser du col la fonction universitaire, ça a été de chercher des universitaires. Des universitaires qui fussent à la fois savants, qui connaissent le terrain, qui connaissent leur histoire et tout le reste, qui s'intéressent prodigieusement à ce qu'ils faisaient c'est-à-dire être pratiquement la sentinelle qu'on ne relève jamais. Il fallait travailler quelquefois toute la nuit ou revenir dix fois dans la journée pendant que la terre tournait.

À ce moment-là, on a recruté un certain nombre de voix et il y aurait quelqu'un que je voudrais citer à titre d'exemple: On a pris à l'université Lemerrier qui était un homme de premier ordre qui savait admirablement l'Anglais et avait été à Havas à New York, qui a fondé le grand Bureau d'Havas à New York qui depuis n'a cessé de se développer.

On a été cherché aussi un homme comme Ravou qui était agrégé d'allemand, naturellement pour les pays allemands. Jouve qui est agrégé d'allemand aussi, qui a été envoyé en Autriche puis à Berlin si mes souvenirs sont exacts.

² Nom inaudible : Il s'agit probablement de La Deutsche Presse-Agentur (de son nom complet Deutsche Presse-Agentur GmbH, en abrégé « dpa » en minuscules) est la principale agence de presse de langue allemande. Fondée en 1949 à Goslar, elle a son siège et sa rédaction principale à Hambourg (Allemagne). Elle a pris la succession du Deutsches Nachrichten Büro fondée en 1934 à Berlin.

³ Nom inaudible

⁴ Nom inaudible

Ils n'étaient pas tous universitaires, c'eut été absurde mais il a pénétré une sorte d'esprit universitaire, de respect de la vérité, de l'exactitude et de la fidélité des sources qui est tout de même le premier métier de l'historien, ou de vers tout autre universitaire. On a installé aussi là des journalistes qui étaient déjà des journalistes de renom. Je pense en particulier à un homme qui a formé des générations de journalistes qui s'appelaient Léon Rollin, il était spécialisé dans les affaires espagnoles, Amérique latine, il a d'ailleurs laissé quelques livres derrière lui qui sont intéressants. C'était le type même du journaliste qui s'était fait tout seul, il avait parcouru à peu près tous les journaux de Paris. Il était né à Vaugirard, entre deux pavés de Vaugirard, il n'avait pas fait de grandes études mais il avait été engagé assez rapidement et il avait été un des grands correspondants du *Monde* (du *Temps* à ce moment-là, lequel *Temps* avaient des hommes de premier ordre à peu près dans toutes les capitales) et il ne vivait que pour ça.

Je lui dois cet hommage. C'était vraiment un homme exceptionnel avec des convictions très fermes, un caractère vraiment droit, direct, de premier ordre.

Autour de lui, on a créé ces services étrangers et un beau jour, il m'a demandé d'aller le rejoindre et j'ai commencé mon apprentissage. J'ai travaillé loin de lui pendant à peu près six mois et puis un beau jour il est venu me trouver dans le petit bureau, je n'avais pas de grands titres, je ne savais pas ce que j'étais exactement, je me suis d'abord occupé de l'Europe puis ensuite l'Asie et enfin l'Amérique, il m'a dit : « *Est-ce que vous voulez venir avec moi dans mon bureau, nous allons travailler ensemble, nous sommes adjoints.* » Je vous dis ça simplement, ce n'est pas pour parler de nous mais c'est pour vous montrer ce mariage entre les rôles, l'actualité et les genres qui venaient d'un autre horizon.

À ce moment-là aussi, il s'est produit un phénomène tout à fait extraordinaire pour nous et auquel j'ai assisté, c'est qu'au lieu de transmettre les informations par le câble, on s'est mis à les transmettre par radio ou plutôt par un appareil dont j'ai oublié le nom qui était absolument admirable parce que le rédacteur tapait sa dépêche directement sur une bande, le texte sortait à côté de sa machine, il venait soumettre son texte à son chef de service et il l'envoyait directement à Honolulu, pour ne pas parler de Zanzibar. L'émission était immédiate. Je ne dis pas que tous les postes avaient ce merveilleux appareil, je cherche son nom que j'ai oublié, qu'avaient déjà les Américains. À partir de ce moment-là, nous avons pu nous battre à armes égales.

Je me souviens que dans mon entourage on s'étonnait de l'importance que les uns et les autres donnaient à la rapidité mais c'est parce qu'en fait, dans ce marché des nouvelles, le premier qui arrive et qui ne se trompe pas, impose et il impose non pas une interprétation ou une solution française, il impose l'angle de vue français. C'est ça qui nous intéressait et c'est ainsi que d'étape en étape nous avons couvert le monde, nous nous sommes emparés d'une correspondance qui était bonne en général, d'un réseau aussi de service qui permettait de faire entendre Havas, c'est-à-dire le point de vue français.

Le point de vue français⁵ de la politique aux couleurs françaises, c'était évidemment une œuvre facile à faire mais il était plus difficile d'interpréter, je prends un exemple dans mes souvenirs simplement. Hitler occupe dans les Bouches du Rhin et, bien à ce moment-là, nous avons reçu naturellement des informations sans arrêt et sans désespérer. Il y en a une qui m'est toujours resté dans l'esprit. Nous avons reçu immédiatement, à quelques minutes près, l'entrée des Allemands en Rhénanie, ça a été une grande secousse. De la part du gouvernement français,

⁵ Mot inaudible

vous savez que Sarraut⁶ a déclaré : « *Nous ne laisserons pas Strasbourg sous les canons allemands* » ou une histoire de ce genre, qu'on a parlé de mobilisation, que le soir tout ça c'était fini mais peut-être a-t-on mal tenu compte des informations que nous avons. Chose évidente c'est que ce n'était pas l'armée qui entraît, c'est la police⁷. Elle entraît pour voir et je suis resté persuadé que si entre 10h du matin et 3h il y avait eu des gens qui avaient analysé d'une façon très précise ce qui se passait, le gouvernement aurait raisonné autrement parce qu'il est évident qu'on tâtonnait, les autres tâtonnaient. Je n'en fais pas une affaire d'État, ce n'est pas là la question, mais ce qui était remarquable c'était la puissance de travail de tous ces gens, le réseau qui s'était constitué. J'ai compris d'ailleurs encore mieux quand j'étais à Moscou qu'il faut faire attention à tout. Je ne dis pas ça pour le journaliste mais pour le diplomate. Si on ne fait pas attention à tout, on a perdu la moitié de son temps.

Évidemment quand un choc pareil arrive, toutes les informations devraient être sur la table du Premier Ministre, même les détails. Depuis on l'a regretté bien évidemment parce que moi je suis persuadé que si ça avait été nous qui étions rentrés en Rhénanie, l'autre n'aurait pas insisté. Enfin c'est autre chose. Mais en tout cas voilà un exemple de ce que peut vivre un homme qui reçoit toutes les informations à la fois, qui se dit : « *Où suis-je ?* » Je ne veux pas multiplier les exemples mais ce qui m'a toujours frappé c'était l'extraordinaire fidélité de ces hommes à leur travail. Ils étaient tout le temps mobilisables et tout le temps passionnés, enfin passionnés pas au sens de la passion mais intéressés par le métier lui-même.

Ils ont eu leur récompense car il est évident que, je n'ai pas de statistiques dans la tête, mais de mois en mois et d'année en année, on voyait la présence de la France dans le domaine de l'information, dans le domaine journalistique s'imposer de plus en plus. Quand par exemple nous avons pénétré, vous avouerez que c'est bien ça, aussi largement que nous avons pu le faire au Canada, le Canada nous demanda un service d'information qui était le service général. On lui donnait les informations canadiennes pour les Canadiens naturellement mais il en est arrivé à nous demander plus que des articles, à demander un service qui s'appelait Spécial Canada (SPECANDA en abrégé). Il avait véritablement un besoin d'articles à caractère mise au point, non signé sauf dans le cas où il y avait intérêt à signer. Je pense à l'instant à Maurice Schumann qui a fait des spécandas comme d'autres font des crêpes du matin au soir. Et bien ça, c'était une récompense inouïe qui marque cette ouverture d'une⁸, c'est une marque de confiance.

De même que, chose étrange, en Amérique latine, nous y étions largement les premiers à la fin des fins. L'Amérique latine nous demandait des articles sur la mode, nous demandait des articles sur toutes les expositions à Paris, non des articles, des comptes-rendus, une présence dans les journaux ou encore, que sais-je... Nous n'abusions pas de l'interview parce que ce n'est

⁶ Albert Sarraut, né le 28 juillet 1872 à Bordeaux (Gironde) et mort le 26 novembre 1962 à Paris, est un homme d'État français. Diplômé en droit, il devient député radical-socialiste et s'implique particulièrement dans la gestion des colonies françaises. Gouverneur général de l'Indochine à deux reprises, puis ministre des Colonies, il est l'un des principaux inspirateurs de la politique coloniale de l'entre-deux-guerres. Il dirige en outre deux éphémères gouvernements de la IIIe République. Ministre de l'intérieur à plusieurs reprises, il dissout l'Action française, instaure au sein du gouvernement Daladier la politique de « discrimination » des « indésirables » et ouvre les camps d'internement, où mourront plusieurs dizaines de milliers de républicains réfugiés de la guerre d'Espagne et des « Juifs » fuyant l'Allemagne nazie. Il vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain en juillet 1940. Frère de Maurice Sarraut, le directeur de La Dépêche du Midi assassiné par la Milice, il est déporté à son tour au début de l'année 1944 mais survit. Membre de l'Académie des Beaux-arts, il préside sous la IVe République l'Assemblée de l'Union française de 1951 à 1958.

⁷ Mot inaudible

⁸ Mot inaudible

pas dans la règle du jeu, ou alors c'est l'homme d'État que⁹ mais vous comprenez qu'il y a des cas où dix mots à envoyer par le télégraphe et qui sont prononcés par le même¹⁰, par exemple dont je parlais tout à l'heure, ça a une valeur folle, ça arrive dans le journal immédiatement.

Tout cet ensemble n'était pas le miroitement, c'était véritablement une pénétration et ce qui a été vrai de l'Amérique latine (ce qui a été vrai et qui est moins vrai peut-être maintenant mais là je ne peux pas porter de jugement parce que j'étais trop¹¹) mais ce qui a été vrai même du Canada, le Canada c'est tout à fait étrange, d'ailleurs il le savait, l'homme¹² était chez nous quand il voulait, d'une agence à l'autre il y avait une sorte non pas de semeuse mais une sorte d'entretien constant. Dans certains pays, nous sommes arrivés à des résultats qui étaient d'un intérêt puissant parce que, bien entendu, dans certains pays le marché était tenu par¹³, par associés de presse¹⁴ mais quand la part française arrivait elle trouvait sa place et, en d'autres termes, l'information était mise au concours. C'est ça qui était absolument passionnant.

Je ne pense pas que je puisse en parler indéfiniment mais si je trouvais de mémoire des exemples concrets, une espèce de récompense parce que c'est un texte ou une information sur une chose qui n'est pas forcément politique, qui était après tout aussi la culture, qui était d'ailleurs peu à peu gagnée à la main, quand on recevait un télégramme disant : « *Merci infiniment* », on ne va pas lui dire, ou du ministère des Affaires étrangères disant merci, en brésilien ou autre, ça en valait la peine.

Là, les choses ont duré, en ce qui me concerne j'avais beau être inspecteur, je n'ai pas énormément voyagé mais je m'occupais plutôt de l'information et je me suis rendu compte. Par exemple, à la veille de la guerre, j'ai été envoyé en mission par le ministère, il devait y avoir la guerre, nous le savions et ils m'ont envoyé, je crois que c'est en juin, faire une tournée dans les pays du Proche-Orient. Il fallait trouver en Égypte, au Liban, dans tout le Proche-Orient, des bases certaines dans tous les cas pour pouvoir exprimer la France et, pour moi, ça a été d'une facilité inouïe. Je n'ai jamais rempli une mission aussi aisée dans un moment aussi tragique, ça m'a beaucoup frappé. Parce qu'on a circulé pas mal, je ne circulais pas, enfin j'allais tout de même un peu à droite et à gauche mais les assises étaient maintenant solides, on pouvait¹⁵. C'était l'autorité de la discipline intellectuelle et aussi le mal que tout le monde se donnait. On n'imagine pas à quel point c'est touchant de recevoir les lettres des correspondants qui vraiment servaient à¹⁶, ils servaient, oui absolument.

L'autre jour vous m'avez parlé d'un mot qui m'est resté dans l'esprit et qui pose tout le problème des rapports entre ce ministère et l'agence. Je n'ai jamais, je dis bien jamais, eu de directives impératives de la part du ministère et je pense que ça a continué par la suite. Je dois dire que nous avions techniquement des rapports constants avec le ministère, nous avions¹⁷. À ce

⁹ Phrase interrompue

¹⁰ Mot inaudible

¹¹ Mot inaudible

¹² Mot inaudible

¹³ Mot inaudible

¹⁴ Ou Associated Press (AP) une agence de presse mondiale et généraliste dont le siège est aux États-Unis, créée en 1846, qui est l'une des plus anciennes coopératives au monde.

¹⁵ Mot inaudible

¹⁶ Mot inaudible

¹⁷ Phrase interrompue

moment-là, qui est ce qui était directeur du Service d'Information ? C'était Pierre Comert¹⁸ qui était lui-même agrégé d'Allemand d'ailleurs et quand je parle de la dépêche concernant la Rhénanie, c'est à lui que je pense parce que c'est lui qui a lié tous les grains du chapelet et jamais je n'ai reçu d'instructions.

Sinon, dans tel secteur il faut progresser, etc., c'est la technique, ce n'est pas imposition d'une information, d'une nouvelle. D'ailleurs, dans une démocratie la chose n'est pas possible. Si un ministre parle, c'est le ministre qui parle donc c'est le gouvernement. Si c'est quelqu'un d'autre, on le sait tout de suite et ce quelqu'un d'autre, si on l'ignore, la valeur est moindre, je veux dire aussi bien là-bas que chez nous et d'autre part s'il y a eu une influence, c'est la pénétration de certaines techniques qui ne sont pas des techniques françaises mais qui sont des techniques américaines des journaux.

C'est-à-dire que EP et UP ont arrosé le monde entier sous forme d'informations qui est le flash, ensuite le commentaire et, en quelque sorte, la justification. Cette technique, qui n'a l'air de rien si elle est prise de cette façon, correspond à une habitude américaine qui est que ce qu'on donne, est de la bonne marchandise. Nous l'avons adoptée à la grande stupéfaction des anciens administrateurs de la maison parce qu'il y avait les administrateurs au sens propre du terme de la maison Havas et puis il y avait les gens greffés, et je trouve que d'imposer au sens commercial du terme, au sens technique du terme, c'est une certaine politique qui a consisté à assurer toujours le suivi. C'est-à-dire que l'événement nous a¹⁹ dans les deux minutes, il faut réfléchir mais le suivi était la garantie, si vous voulez, de la portée de la nouvelle, de son intérêt, c'est-à-dire qu'en un instant on pouvait parler à New York, à l'Allemagne naturellement c'était difficile, mais au monde entier. Par conséquent, nous avions notre commentaire qui était le nôtre, vu de Paris et nous distribuions le commentaire vu des États-Unis, vu de Washington et il avait résulté de tout cet effort un grand respect pour l'information. On est devenu une force, ça j'en répons.

En ce qui concerne l'information elle-même dans les rapports avec ce ministère, je dirais que nous avions un devoir, c'était évidemment de remplir la mission d'information du ministère lui-même car nous arrivions toujours avant le télégramme du poste ; c'est évident l'information est immédiate et il fallait donc servir ce ministère de telle sorte qu'il fût en possession de tous les éléments que nous avions retenus. Là aussi ça me paraît dépasser la notion de service rendu, enfin, c'est le service.

Vous parliez l'autre jour des télégrammes *valé*. Je me souviens vaguement, c'est-à-dire que je n'ai pas retrouvé beaucoup d'hommes de cette époque et j'ai demandé à deux d'entre eux (qui sont toujours vivants) ce que c'était exactement. Moi, j'ai souvenir que le *valé*, ça voulait dire « *Nous garantissons* » mais je ne suis pas sûr.

M. Vaïsse : C'est cela d'après Paul Allard.

L. Joxe : « *Nous garantissons* » c'est-à-dire « *Ne vous laissez pas perdre dans les détails mais ce que nous avons c'est de la bonne marchandise* » et c'était en quelque sorte mettre en bon état de marche l'arme qui recevait tout d'un coup les²⁰ et il n'y avait pas pensé. Personnellement, j'ai

¹⁸ Pierre Comert (1880-1964) fut un journaliste et diplomate français. Directeur de la section Information à la Société des Nations de 1919 à 1932, il dirigea ensuite le Service d'information et de presse du ministère des Affaires étrangères de 1933 à 1938. En août 1940, il fonda à Londres le quotidien FRANCE.

¹⁹ Mot inaudible

²⁰ Mot inaudible

rarement vu les télégrammes *valé* d'ailleurs. Je les ai vu dans les temps de crise et notamment²¹ « *Non pas du tout, ça voulait dire ce n'est pas très loin de l'interprétation que je fais- nous vous recommandons cela* » mais ça ne voulait pas dire que cela venait du ministère des Affaires étrangères. Dans bien des cas, naturellement il y a des contacts avec les Affaires étrangères, il y a quelqu'un qui suivait le ministère des Affaires étrangères mais ça voulait dire en général dans l'embrouillamini de tout ce que vont nous sortir les fascistes, les hitlériens, etc. Et c'est pour vous aussi, ça voulait dire : « *Nous vous donnons ça comme fil conducteur* » mais jamais avec des hommes comme Comert ou autre, il ne pouvait être question de faire autre chose que de l'information, elle devait avoir sa valeur en elle-même. Quand l'Agence faisait une bêtise, qu'on éditait une bêtise, ce n'était pas forcément parce que le Quai d'Orsay lui avait dit de dire ceci ou cela, c'est parce qu'elle n'en savait pas assez. Cela faisait une sorte d'équilibre entre les deux systèmes. J'ai demandé aussi à Serge de Gainsbourg, il ne m'a pas rappelé, quand je saurai exactement le sens du mot *valé* je vous le donnerai. Personnellement, je vous dis, j'ai deux ou trois souvenirs de ce genre mais pas davantage.

M. Vaisse : Vous avez parlé de Pierre Comert, il est remplacé au moment de Munich par Bressy, est-ce que vous avez des souvenirs de cette mutation de Pierre Comert et de son remplaçant par Bressy et est-ce que vous avez connu également Bressy en 1938-1939 en rapport évidemment avec le ministre Georges Bonnet ? Quelle influence cela a pu avoir sur l'Agence Havas ?

L. Joxe : Aucune parce qu'il se produit fatalement une espèce de moyenne. L'agence Havas était divisée, disons-le. Parmi les administrateurs traditionalistes, il y avait deux nobles personnages, l'un était de tendance hitlérienne, il était soigneusement tenu à l'écart mais ce n'était pas chez lui de la politique, c'était du tempérament ou je ne sais quoi. Quand je dis hitlérienne, il admirait beaucoup Hitler comme moi je ne l'admire personnellement pas du tout. Les deux autres simplement des hommes qui faisaient leur métier, géraient, étaient très ennuyés de rendre service à l'État mais enfin le service était bien content que ça puisse²². D'ailleurs Reuter était de son côté en contact constant avec le Foreign Office et les Américains aussi.

Ce qui était frappant c'est qu'au fond, grâce à l'ensemble des contradictions, des courants divers, la réaction se faisait sa religion à elle. C'est-à-dire qu'elle se méfiait de tout, faisait attention à tout pendant cette période qui était la période de Munich et des lendemains de Munich. Le ministre des Affaires étrangères était à ce moment-là Georges Bonnet. Quand Georges Bonnet parlait, il disait ce qu'il avait à dire, il était persuadé consciemment ou inconsciemment qu'il détenait la vérité mais je dois rendre un certain hommage aux hommes d'État du temps. Ils ne leur seraient pas venus à l'idée de porter la main sur aucun des journalistes d'Havas. Ils pouvaient porter la main sur Comert qui était évidemment antimunichois, j'étais antimunichois foncièrement et Georges Bonnet le savait. À plusieurs reprises, j'ai reçu des avertissements non pas de lui mais des bruits qui couraient qui disaient : « *Attention, on va vous saquer, etc.* ». Moi ça m'était parfaitement indifférent. En tout cas, Georges Bonnet n'a jamais cherché à faire quoi que ce soit pour moi ou contre moi, ça j'en réponde. Qu'est-ce qu'il est devenu Comert, à ce moment-là, je ne m'en souviens plus ?

M. Vaisse : Il a été muté mais je ne me rappelle pas où, je dois dire.

²¹ Phrase inachevée

²² Mot inaudible

L. Joxe : Cela fait de la peine parce que Comert est un des hommes auxquels je dois beaucoup. Comert est de la Société des Nations ?

M. Vaïsse : Je me demande s'il n'a pas été nommé à New York ou quelque chose comme ça.

L. Joxe : Au Quai d'Orsay, Bressy, en particulier, ne pouvait pas me sentir, enfin c'était son droit mais je sais que dans l'entourage de Georges Bonnet, on n'aimait pas beaucoup que je sois là. Qu'est-ce que cela pouvait me faire à moi, rien du tout. Bressy c'est autre chose, je ne l'ai pas connu vous savez, Bressy.

M. Vaïsse : Vous avez parlé de vos fonctions. Vos fonctions étaient d'être inspecteur des services étrangers de l'Agence Havas. Est-ce que ça consistait à aller voir les postes de l'Agence Havas à l'étranger ? Vous avez dit que Rollin y allait plus que vous, est-ce que votre rôle consistait à être plutôt à Paris ou plutôt en tournée à l'étranger ?

L. Joxe : Mon rôle était d'être soit à Paris, soit à l'étranger. J'ai passé quelque temps sans avoir de titre exact à ausculter les trois services, enfin tous les services des différents continents et puis après j'ai été nommé adjoint de Rollin. Inspecteur, ça veut dire qu'on peut inspecter partout et je ne voyageais pas beaucoup parce que d'abord nous n'avions pas besoin de voyager beaucoup. Le titre d'inspecteur est dans l'antérieur à l'épanouissement du système et il a été nommé inspecteur²³ de quelles années, il fallait aller sur place, il fallait tout créer et installer les gens tandis que l'affaire était parfaitement rôdée, ce qu'il fallait c'est de temps en temps donner un coup de main ou dire « *Je suis administration centrale* » mais l'inspection, c'était tout le monde, tout le matériel et tous les moyens, et chercher toujours à améliorer, je dirais, le rendement.

Rollin était très important, c'était un événement quand il venait en Amérique latine, il avait été pendant des années correspondant du *Temps* à Madrid et il connaissait tout le monde.

M. Vaïsse : Vous parliez de ces fonctions au Service étranger, est-ce que vous aviez des contacts avec les diplomates en poste à l'étranger et est-ce qu'il n'y avait pas quelquefois des petites frictions dans la mesure où au fond le rôle que l'agence Havas jouait, allait un peu en concurrence, je dois dire, avec le rôle d'information des diplomates ? On dit beaucoup qu'André-François Poncet, quand il était à Berlin entre 1932 et 1938, essayait d'aller plus vite que²⁴ son temps.

L. Joxe : Vous savez il n'y a de progrès que dans la concurrence et c'est très bien cela. Comme j'avais dit, je suis allé voir²⁵ à ce moment-là, juste avant la guerre mais remarquez bien qu'il y avait en M. François Poncet une espèce de journaliste rentré, il avait dirigé tout un quotidien pendant des années et il adorait ça. Non mais je crois qu'en effet c'est vraiment possible que François Poncet ait tenu à arriver avant l'agence, un bon point de plus, c'est un homme que j'ai beaucoup aimé et d'ailleurs je n'ai pas eu à me plaindre parce que... j'ai succédé à Bonnet. Oui, forcément il s'intéressait à cette histoire, vous comprenez que c'est une étonnante histoire que celle du développement et du routage de l'information depuis que la Tour Eiffel a parlé pour la première fois politique pendant la guerre de 1914. Cela a fait du chemin et c'est difficile quand on n'a pas²⁶. Si vous n'avez pas été comme journaliste au marbre ou à la sérénade des machines,

²³ Mot inaudible

²⁴ Phrase inaudible

²⁵ Nom inaudible

²⁶ Phrase inachevée

vous n'êtes pas journaliste et si vous n'avez pas été en tout à la base même, au commencement des choses, vous recommencez vous-même votre apprentissage, je crois que c'est un grand dommage.

Je me souviens très bien que cette espèce d'ivresse qui vous prend à l'heure des rotatives ou qui vous prenait quand on entrait dans la salle de rédaction, n'est pas transmissible mais c'était ça la beauté du métier. Vous ne pouvez savoir de cet état d'esprit de²⁷, par la présence d'un certain nombre de garçons qui sont là, qui tous travaillent avec rapidité, posent des problèmes parce qu'on ne leur demande pas de ne pas penser, de ne pas réfléchir, de ne pas être eux-mêmes. On ne leur demande pas de ne pas être complètement transformé par le métier qu'ils font et ceci fait partie d'ailleurs d'une espèce de service non pas de confession mais de camaraderie qui existe foncièrement dans ce métier. La loi sur la concurrence et d'autant plus qu'il faut avoir aussi des gens absolument sûrs, qu'ils n'aillent pas vendre les choses avant nous ou qu'ils ne soient pas des agents étrangers. Oui, il y a eu des cas, c'est normal, des cas d'essais de pénétration mais quand je les vois tous ceux qui avaient les grandes responsabilités, c'est-à-dire les grands postes, qu'ils les géraient sur place comme nous gérons sur place la Maison, je n'en vois pas un seul qui ait fait défaut, je veux dire qui n'ait pas continué.

Il y avait là un homme auquel aussi je pense, qui était le rédacteur en chef, créé et fondé par la Maison, qui habitait la Maison d'ailleurs, place de la Bourse. Il avait son appartement au-dessus des bureaux et des machines, il venait là pour piger en permanence. Il était là comme le capitaine des cargos anglais qui emmène sa femme, ses enfants parcourir le monde et qui au besoin offre le thé à 5h dans quelque port que vous soyez. Ce garçon qui n'avait pas une immense culture et était très solide, est mort à²⁸.²⁹ était à Londres, à New York à ce moment-là, non ce n'était plus Lemercier. Tous ces gens sont venus immédiatement s'engager, il y a quelques ombres au tableau, je les connais mais elles n'ont pas fait long feu.

Je veux dire du point de vue du service, je ne dis pas lorsqu'elles pensent intérieurement, elles pouvaient être de droite, de gauche ou du milieu, ça n'avait pas d'importance mais je n'ai pas eu de rapports avec le futur ennemi³⁰, de très près, naturellement c'est comme ça partout ou alors ce n'est pas digne de ce que l'on fait.

M. Vaisse : On pourrait peut-être passer maintenant au Centre de politique étrangère ?

L. Joxe : Là encore il s'agit d'une étape, je crois, qui m'a beaucoup passionné. Prenez ma génération en bloc et prenez des étudiants en histoire de cette époque, il y avait naturellement un enseignement d'histoire grecque, un enseignement d'histoire romaine et tout ce que vous voudrez, un enseignement d'histoire moderne mais tout ce qui était international avait un caractère un peu figé et les tâches que j'ai remplies me permettent de le dire. Je veux dire que dans les disciplines historiques, il y avait ce qu'on appelait l'histoire diplomatique et ce mot-là suffit à situer la discipline. Non pas les hommes qui l'exerçaient, je prends un homme comme Bourgeois, qui a été un magnifique professeur qui vous parlait de cette histoire diplomatique. J'ai retenu certaines phrases qui m'ont toujours frappé, je peux les reconstituer de mémoire : « *La sublime Porte riposta ou le Quai d'Orsay fut ébloui, etc.* ». Cela situe assez bien, au fond c'est une caricature que je fais mais Bourgeois lui-même aimait s'exprimer de cette façon pour montrer qu'il avait l'usage du monde.

²⁷ Phrase inachevée

²⁸ Mot inaudible

²⁹ Nom inaudible

³⁰ Mot inaudible

Oui mais ce n'était tout de même pas suffisant, c'est comme si on avait dit : « *Je vais vous faire l'histoire des préfets ou l'histoire des mœurs des préfets et vous en saurez assez pour connaître le monde* ». Je le dis vraiment avec beaucoup de respect parce que, je le répète, ces hommes nous ont formé et rendu curieux.

Au lendemain de la guerre mondiale, la première guerre, on a vu se dessiner quelque chose d'autre. C'est-à-dire qu'on a vu la recherche scientifique d'une information totale et dès lors le monde avait changé de caractère. Je me souviens du mot de Valéry : « *Le temps du monde finit, commence* ». Il avait plusieurs sens ce mouvement de³¹ maintenant. Cela m'avait frappé mais le caractère d'immédiateté dont je parlais tout à l'heure dans l'information et de multiplicité qui fait que les forces s'annulent ou au contraire s'opposent, c'était vrai pour tout le reste, et Valéry dit d'ailleurs : « *Commence et puis va devenir immédiat* », les bruits des relations internationales sont immédiats. En fait ce que nous avons découvert ensuite de l'évolution, d'enseignement de l'histoire, ma génération a été enseignée certes par l'histoire diplomatique mais aussi par l'histoire économique³² au sens de discipline historique.

Un homme comme Hauser³³, par exemple, vous intéressait follement et nous allions tous aux cours d'Hauser parce que c'était une perspective ouverte sur des notions qu'on nous avait jamais présentées ni en classe, ni où que ce soit. Alors, il y a eu donc l'École Lucien Fèvre, etc. Peu à peu il s'est organisé une science pleine, une approche nouvelle des problèmes dans laquelle on a fait de l'étude scientifique des relations internationales un objet, lequel objet faisait appel à toutes les disciplines, à toutes les formes de disciplines : histoire, géographie, démographie et puis économique, sciences financières, etc... Tout un ensemble des relations internationales dont l'idée³⁴ est d'essayer d'arriver justement à la perfection de ce travail synthétique. Déjà en Angleterre, des hommes comme Tom Enbey par exemple, avaient eu cette perspective historique, déjà³⁵ était né, comment l'appelle-t-on ?

M. Vaïsse :³⁶

L. Joxe : Oui, c'est ça. C'était à creuser et puis déjà³⁷ était né aussi³⁸ et nous n'avions rien de ce genre en France. Il y avait aussi de grandes fondations américaines comme la Fondation Cary et la Fondation Rockefeller. Nous nous sommes mis dans la tête, mon ami Dennery et moi, mon vieux camarade Dennery et moi, nous n'avions qu'une idée : arriver à faire quelque chose d'analogue en France. C'est-à-dire de réunir des hommes représentatifs de différentes disciplines, de mettre à leur tête, avant tout, un universitaire et de chercher à grappiller un peu de moyens de tous les côtés pour faire marcher la machine.

J'en ai parlé un jour à Charles Uti³⁹, le recteur de l'université de Paris, de l'Académie de Paris. Charles Uti était un historien bien sûr ce n'est pas à vous que je l'apprendrais mais c'était un homme qui était assez dilettante, un dilettantisme affiché d'ailleurs qui n'était pas la réalité mais

³¹ Mot inaudible

³² Mot inaudible

³³ Henri Hauser, né le 19 juillet 1866 à Oran et mort le 27 mai 1946 à Montpellier, est un historien (spécialiste du XVI^e siècle), géographe et économiste et universitaire français. Il est professeur d'histoire économique à la faculté des lettres de Paris de 1921 à 1936.

³⁴ Mot inaudible

³⁵ Mot inaudible

³⁶ Mot inaudible

³⁷ Mot inaudible

³⁸ Mot inaudible

³⁹ Orthographe à vérifier

c'est une réalité très forte dans la discipline. Au fond, il aurait voulu jouer un rôle sur le plan international.

Charles Uti a été nommé recteur de Strasbourg, le premier recteur de Strasbourg après la guerre de 1914 puis à un moment donné on avait parlé de lui comme ambassadeur à Berlin. Ça lui était toujours resté dans l'esprit non pas par ambition mais parce qu'il avait trouvé ça... c'était une espèce de cardinal de l'enseignement, c'était un homme très intéressant,⁴⁰ c'est une très belle chose.

On est allé le voir et on lui a dit : « *Il faut que nous fassions ce que l'on fait en Angleterre et aux États-Unis.* » Il nous a regardé tous les deux et nous a dit que nous avions bien une ambition, nous avons dit : « *Oui qu'il y a bien un commencement à tout.* » et il a été immédiatement mobilisé. Autour de Charles Uti se sont groupés Doublet⁴¹, Henri Bonnet qui dirigeait l'Institut de Coopération Intellectuelle, il y en a bien d'autres mais j'ai oublié leur nom. Il y avait Camille Bloch qui dirigeait Vincennes ; un peu les parents et une société qui voyaient ces hommes encore jeunes s'engager dans cette histoire. Nous avons eu la chance de voir débarquer un jour un Américain. Je connaissais très bien la Fondation⁴² mais je ne connaissais pas la Fondation Rockefeller et je connaissais un certain nombre d'Américains qui s'intéressaient aux relations internationales. Et ce vieil Américain était un homme qui, comme beaucoup d'Américains, avaient des cheveux à se faire pardonner, c'est-à-dire qu'il avait gagné trop d'argent, en Amérique on gagne le ciel en rendant un peu de cet argent et il est arrivé là, a été séduit par le recteur Charles Uti et il nous a donné les premiers moyens nécessaires, officiellement d'ailleurs au nom de la Fondation Rockefeller. Puis la Fondation Rockefeller a embrayé et ensuite nous avons reçu de l'argent de l'Éducation Nationale.

M. Vaisse : Est-ce qu'il serait indiscret de vous demander le nom de cet Américain ?

L. Joxe : Il s'appelait Nelson Cromwel, c'est un nom merveilleux, il avait l'air d'un Américain de première souche. C'était un homme d'une autorité singulière, il avait des affaires, je ne sais pas ce qu'il avait comme affaires, vous savez un petit peu d'affaires qui s'occupent de cristaux et en même temps d'allumettes. William Nelson Cromwel était solennel, superbe, généreux, recommandé d'ailleurs par le marché et il a décidé qu'il fallait commencer.

Si bien que nous avons commencé par l'Amérique en manifestant à l'égard de cette Amérique une indépendance totale mais bien content tout de même⁴³ américain essentiel pour la question. Nelson Cromwel avait un hôtel particulier et officiellement fondé une Fondation Nelson Cromwel pour cette affaire. Nous avons alors été puissamment aidés aussi par⁴⁴ qui nous a adoptés et aidés aussi car il n'y avait pas chez⁴⁵, seulement des rencontres d'écoles, des conférences, il avait une bibliothèque très belle et aussi un service des coupures de presse. Comme Dennery était professeur à Sciences politiques, il avait les contacts nécessaires et nous nous étions barricadés d'universitaires, c'est-à-dire hommes. Il y avait André⁴⁶, il y avait⁴⁷ et puis... (je vous donnerai la liste, j'aurais dû l'apporter). Enfin c'était l'esprit de la Maison.

⁴⁰ Mots inaudibles

⁴¹ Orthographe à vérifier

⁴² Mot inaudible

⁴³ Mots inaudibles

⁴⁴ Nom inaudible

⁴⁵ Phrase inaudible

⁴⁶ Nom inaudible

⁴⁷ Nom inaudible

Nous avons commencé petitement, nous avons fait des groupes d'étude⁴⁸ comme les grandes revues américaines, nous avons essayé d'avoir notre petit bulletin, notre revue qui avait dorénavant à Paris quelqu'un qui pouvait répondre. C'est à ce moment-là qu'a été créée l'union des centres de la même obédience, de la même discipline et nous avons participé à la première réunion internationale pour marquer la place de la France.

Je me souviens de cette première réunion avec Delalon de l'agence Havas, il y avait Mentou (des noms me reviennent peu à peu) qui était à Genève et était professeur à l'Institut Maurice Rapin, il y avait là aussi⁴⁹. Chacun des membres du Conseil d'administration, avec un peu plus de poids et d'autorité que celle de Dennery ou Joxe, avait son secteur,⁵⁰ avait les pays slaves et chacun travaillait autant que nous travaillions nous-mêmes sinon plus. Ça se passait assez bien, nous avons tendu l'escarcelle un peu partout et nous avons récolté (*enregistrement interrompu*).

Nous avons eu des histoires sanglantes avec les Allemands à plusieurs reprises parce qu'évidemment il était impossible de s'exprimer librement sans que le pouvoir nazi ne le reproche vivement. Nous commençons à démarrer à ce moment-là, on peut le dire, on manifestait avec beaucoup d'intérêt dans le monde, je veux dire du fait que la France avait son organisme désigné. Les sciences politiques étaient connues dans le monde entier mais c'était encore l'école libre des sciences politiques. Cela n'avait pas pris le caractère qu'avait le pli de recherche, elle abordait moins la recherche dans ce temps-là. Maintenant, heureusement, partout la recherche est à l'ordre du jour dans toutes les sciences.

Si vous voulez, je vous montrerai des documents de cette époque-là parce qu'ils montrent bien ce que nous voulions faire mais là-dessus la guerre est arrivée, plutôt l'occupation est arrivée et je me souviens du dernier Conseil d'administration tenu soit à Vichy, soit à Clermont-Ferrand avec les⁵¹ qui étaient là, on a décidé de saborder bien entendu.

Et après la guerre, Dennery s'en est toujours occupé, moi j'étais très occupé par le Secrétariat Général du Gouvernement. Le navire avait été renfloué et maintenant il a pris une autre proportion parce que vraiment nous sommes aidés puissamment par tous les services de l'État que ça peut intéresser. Puissamment, non parce qu'il est difficile de dire puissamment mais si vous voulez, le ministère de l'Éducation nationale, le ministère des Affaires étrangères, enfin services rendus c'est entendu à l'Industrie, le Commerce, tout le monde y passe, il faut que tout le monde y passe, tout le monde y passera.

Il y a maintenant une curiosité très remarquable chez les grandes entreprises et elles sont membres puissantes, tout le monde le sait. Elles ont leur propre service de recherche mais elles ont besoin d'autre chose que leur propre service de recherche. La formule a été évidemment adaptée au temps où nous vivons et, surtout, se préoccupe beaucoup plus des grands problèmes économiques que ne le faisait le Centre d'Études de Politique Étrangère lui-même. On peut dire que quelque chose a été créé qui, je crois, à ce moment-là manquait au pays, qui reste bourgeois que la guerre a empêché de se développer mais dont la mission a été reprise non pas par un seul institut mais par une quantité d'instituts. Et je crois que c'était nécessaire, encore une fois.

⁴⁸ Mot inaudible

⁴⁹ Nom inaudible

⁵⁰ Mot inaudible

⁵¹ Mot inaudible

C. Pozzo Di Borgo : Mais quels étaient les liens avec le Quai d'Orsay justement ? Comment le Quai d'Orsay voyait-il cette entreprise ?

L. Joxe : La plupart des gens qui étaient au Conseil d'administration étaient chez eux au Quai d'Orsay. Au Quai d'Orsay il y avait toujours un homme qui représentait au point de vue intellectuel la liaison avec tel et tel pays. André Siegfried y venait, je ne dis pas qu'il y venait tous les jours, enfin même André Siegfried c'est André Siegfried. Nous parlions tout à l'heure de l'homme qui avait créé l'Institut Français de Prague⁵², il avait une haute autorité. Non il n'y avait pas de direction des Relations Culturelles puisque (*phrase inachevée*). J'ai eu l'honneur de⁵³ mais il y avait tout de même des contacts constants et c'est tout à fait normal, entre les universitaires mais pas seulement les universitaires, les gens dont l'intérêt où les intérêts se trouvaient à l'étranger. Non, il ne s'est rien passé.

M. Vaïsse : Est-ce que vous posiez toutes sortes de problèmes, je veux dire par exemple est-ce que vous aviez étudié des projets de réforme du ministère des Affaires étrangères à l'intérieur du Centre d'Études de Politique Étrangère ?

L. Joxe : Non

M. Vaïsse : Est-ce que vous avez évoqué les problèmes des colonies et de l'indépendance éventuelle des colonies ?

L. Joxe : Non, pas à cette époque-là. À cette époque-là, nous étions surtout axés sur les grands problèmes internationaux, la Société des Nations et notre entreprise parmi les rapports bilatéraux bien entendu. Nous étions surtout en contact avec les Anglais, les États-Unis mais l'essai sur la réforme administrative dont nous avons parlé.

M. Vaïsse : Est-ce que le Centre d'Études de Politique Étrangère se voulait un laboratoire d'idées pour le pouvoir, pour le ministère, pour le gouvernement ?

L. Joxe : Il se voulait un laboratoire d'idées sans aucun doute, de travail, de recherche. Il faut se rendre compte qu'il était minuscule, il est mort à l'âge de 5 ans, 4 ans, je ne sais pas et c'était très peu de chose, c'était un commencement du commencement. Donc il était cantonné dans les études des voisins ou des grands voisins, et dans les études à caractère international mais ce qui dominait tout c'était la méthode universitaire. Cette idée que l'actualité doit être étudiée selon les formes mêmes de ces méthodes, je ne parle pas de l'honnêteté d'esprit, ça va de soi, mais ça a paru comme quelque chose pas du tout révolutionnaire mais de nouveau, c'est une synthèse que nous cherchions à faire.

M. Vaïsse : Est-ce qu'il y avait aussi des idées de perspectives en matière de relations internationales, de politique étrangère ?

L. Joxe : Non, perspectives, vous voulez dire dans quels domaines par exemple ?

M. Vaïsse : Qu'est-ce qui se passera dans l'océan Pacifique, l'océan Indien...

L. Joxe : Non, absolument pas, je dirais même qu'il y avait trop de chasteté dans notre façon de faire mais il fallait commencer par là.

⁵² Nom inaudible

⁵³ Mots inaudibles

M. Vaïsse : Et vous êtes très européocentristes ?

L. Joxe : Naturellement, européocentristes, c'est-à-dire que nous avons des rapports les uns et les autres avec toute l'Europe centrale ça c'est sûr. La France, à ce moment-là, ce n'était pas son champ d'action mais c'était quand même ses voisins, j'allais très souvent en Europe centrale. Vous savez, on ne peut pas dire autre chose que ce que je viens de dire, c'est la volonté que faire devenir une entreprise. C'est commencer par la fonder en raison mais en quelle année avons-nous fondé le centre ? Est-ce que vous savez que personnellement un cas bizarre, je n'ai pas du tout la mémoire des dates, pour un historien ça prouve que je trahis, un historien de formation.

M. Vaïsse : Il y a une contradiction entre la notice de l'état de service du personnel de l'Annuaire diplomatique et la notice du Who's Who. Dans un cas il est question de 1930 dans le Who's Who et dans l'autre cas il est question de 1933 ou 1934.

L. Joxe : Mais ce n'est pas 1930, c'est 1932 ou 1933.

M. Vaïsse : Dans la notice du ministère, c'est le Secrétaire général du Centre d'Études de Politique Étrangère 1933-1939.

L. Joxe : Oui, ça serait cela. Il me semble parce que nous avons commencé ça comme une œuvre n'est-ce pas, je ne pouvais le faire que parce que je gagnais ma vie ailleurs et tout le monde en faisait autant. Donc quand nous avons commencé, j'étais à Havas car en 1929 j'entre à l'Europe Nouvelle, je reste trois ans à l'Europe Nouvelle, après une discussion avec Mme⁵⁴ (enregistrement interrompu).

M. Vaïsse : À propos de cette direction générale des Affaires culturelles, vous avez la chance, l'honneur de créer un poste tout à fait nouveau dans l'administration du Quai d'Orsay et même on peut dire dans toute l'administration française. Je voulais savoir d'abord comment l'idée de créer cette direction était venue, est-ce que vous y avez participé et d'autre part, ce nom même de « Relations culturelles » d'où vient-il, comment a-t-il été imposé ?

L. Joxe : Oui c'est une création, pas tout à fait, j'avais créé auparavant le Secrétariat Général du Gouvernement avec présence du Secrétaire général du Gouvernement aux séances à Alger puis ensuite à Paris.

Comment les choses se sont-elles passées ? ⁵⁵ était Secrétaire général du Gouvernement pendant quatre ans, deux ans à Alger et deux ans à Paris, et le général de Gaulle quitte le pouvoir en 1946. En 1946, j'ai une dernière conversation avec lui, je lui dis mon désir d'aller ailleurs et il me répond : « *Je comprends parfaitement, vous n'allez pas quitter du jour au lendemain un poste comme celui-là que vous avez créé. Personne ne vous demandera de le quitter, assurez la continuité.* » Alors, j'ai assuré la continuité avec Léon Blum et Bidault.

À ce moment-là, j'ai exprimé le désir de faire autre chose et d'ailleurs eux aussi ils avaient⁵⁶ plusieurs choses mais j'avais l'intention de rester à Paris, je n'avais pas vu naturellement ma famille depuis des années. À ce moment-là, Bidault était ministre des Affaires étrangères et on cherchait à faire quelque chose sur le plan culturel à côté des directions traditionnelles, la

⁵⁴ Nom inaudible

⁵⁵ Nom inaudible

⁵⁶ Mot inaudible

politique, l'économique, l'administrative, on voulait faire un service des Relations culturelles. Il existait d'ailleurs un service qui était le Service des Œuvres⁵⁷ qui a été animé pendant un certain nombre d'années par un homme que j'aimais bien qui s'appelait Marx (Jean). Marx à lui seul était à peu près toutes les Relations culturelles, c'est-à-dire qu'en général il prenait des collaborateurs parmi les gens qui étaient intelligents, intellectuels et c'est ainsi qu'il a eu des écrivains à sa disposition.

Mais c'était une toute petite maison et Marx, qui était professeur aux Hautes Études, remplissait sa mission à merveille mais il était à peu près seul sauf quand il avait demandé à Nicolas Bartov, c'est Nicolas Bartov qui⁵⁸ comme vous pouvez savoir. Il gérait une sorte de patrimoine, le mot œuvre convenait très bien à ce patrimoine parce qu'il se disait d'une institution destinée à durer. En particulier, c'était toutes les entreprises d'enseignement des lycées, les collèges à l'étranger, le soutien accordé aux Ordres religieux ou à l'enseignement religieux à l'étranger et, en dehors de ça, il n'y avait pas beaucoup d'autres disciplines, il n'y avait pas beaucoup d'autres ouvertures. Les crédits étaient ultra modestes et il n'y avait pas du tout de circulation des compromis français ou des hommes français, les moyens n'étaient pas à la hauteur. Il existait des entreprises qui se chargeaient d'envoyer des Français à l'étranger comme par exemple l'Alliance Française à l'étranger mais c'était un petit peu comme ça, enfin à la tête du client.

Au moment de la libération, quand nous sommes rentrés, le Général avait déjà l'idée qu'on pouvait faire quelque chose parce qu'il s'intéressait beaucoup à ces questions et il avait reconnu lui-même la nécessité absolue d'implantations fermes. Pendant la guerre, il savait très bien pour quelles raisons un certain nombre de pays n'ont pas perdu l'idée de la France, ni même fidélité à la France, il suffisait de retourner par exemple en Amérique latine après la guerre pour se rendre compte qu'ils étaient de la paroisse. Tous ces gens avaient été élevés en français par les Français.

À un moment donné, j'étais à Matignon, on a pensé à Laugier qui était professeur à la Sorbonne et revenait d'Alger. Comme moi, il était recteur d'Alger et il a accepté d'étudier la chose. C'est resté sur le plan de l'étude. Un beau jour, Bidault me dit : « *Est-ce que ça vous intéresserait ?* », j'ai dit, « *Je crois bien.* » et Bidault m'a dit, « *Vous ferez ce que vous voudrez.* » Il était très gentil, nous étions camarades d'agrégation et il me dit : « *Oui, ça, concevez-le comme vous l'entendrez et puis on en reparlera.* » Je lui ai dit : « *Plus on en reparlera mieux ça vaudra.* » Et me voilà dans cette affaire, je quitte donc Matignon et je viens voir Marx, je viens le voir comme je faisais toujours et le « Mon Marx » comme disait Giraudoux, m'accueille à bras ouverts.

Il y avait tout sauf l'essentiel. Je dois dire que j'ai été aidé de tous les côtés, c'est vraiment tout à fait extraordinaire. Être renaissant du pays et puis cet appel des autres, cette nécessité, il leur manquait le vivre, il leur manquait tout. Alors j'ai pris une formule qui consistait à être le patron de mon propre budget, ce n'était pas très brillant, et avoir le droit reconnu par le ministre des Affaires étrangères d'aller dans les commissions parlementaires, à la commission des Finances et aussi n'importe où. Forcément on me connaissait un peu dans ces deux maisons : l'Assemblée nationale et le sénat puis au gouvernement aussi.

À ce moment-là, il a été décidé que le ministère de l'Information qui se justifiait entièrement dans le temps de guerre, ne se justifiait plus dans le temps de paix. On ferait un Secrétariat d'État ou n'importe quoi, ce qu'on voudrait mais qu'il n'y aurait pas de service. Et à ce moment-

⁵⁷ Le Service des Œuvres françaises à l'étranger (SOFE)

⁵⁸ Mot inaudible

là j'ai sauté sur le magot, j'ai sauté sur l'argent qui était là et j'ai fait virer à peu près la majorité des crédits aux Affaires étrangères. Enfin, j'ai fait avec mon ministre avec bénédictions nécessaires. Le nerf de la guerre étant là, il s'agissait de construire et j'ai demandé à Marx qui, en effet, n'était déjà plus au Quai d'Orsay mais qui venait là dans les couloirs, on le rencontrait partout, de venir à mes côtés comme conseiller, son expérience valait bien cela et c'était comme toujours un excellent homme.

J'ai fait ensuite le plan de ce que serait les Affaires culturelles, j'étais logé à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille et on m'avait offert le grand salon de l'ambassade comme bureau si bien que quand je recevais l'ambassadeur⁵⁹. Il y avait des meubles, il y avait des grands espaces, il y avait des écuries mais il n'y avait pas de personnel et il n'y avait vraiment pas de quoi partir du matin au soir. Alors j'ai pensé qu'il fallait reprendre la maison telle qu'elle était mais y ajouter des ailes, j'ai pensé qu'à côté du Service des Œuvres ou plutôt des institutions destinées à durer et aller plus loin vers une grande politique d'implantation, celle-là universitaire. Et par conséquent renforcer ce qui existait, le sanctionner ça ici c'est à nous et mettre à la tête un universitaire. J'ai demandé à mon ami Jean Baillou, qui était secrétaire à l'École Normale, de quitter sa maison natale pour venir chez moi. J'ai eu tort d'ailleurs parce que, quand j'y pense, il sortait de⁶⁰, il était dans un état pitoyable, on a correspondu tout de même un certain temps. C'était une autorité morale reconnue, pas seulement morale mais intellectuelle et, enfin c'est lui qui pour ne pas livrer les élèves de l'École Normale incriminés, il s'est livré. Il était difficile de trouver meilleur répondant.

Et je lui ai donné le (je parle comme si j'étais dieu le père), c'est à lui que j'ai attribué tout ce qui était école, les relations avec l'université (l'université avec un grand U) et puis j'ai créé une direction du reste. C'est-à-dire tout ce qui est arts, tout ce qui est activité itinérante, enfin tout ce qui est le reste, la mobilité et l'ouverture sur ce qui ne m'appartenait pas. J'ai demandé qu'on me rattache les organismes qui dépendaient du Secrétariat d'État aux Beaux-Arts et qu'on me les donne. Je l'ai obtenu. Je l'ai obtenu en partie grâce à un homme qu'il faut citer ici et qui s'appelait Jaujard⁶¹.

Jacques Jaugard était une sorte aussi de héros parce que c'était lui qui pendant la guerre avait camouflé tout ce qui était Beaux-Arts un peu partout avec la complicité de Metternich, l'Autrichien qui était chargé de surveiller⁶², qui avait lutté contre les appétits de tous ces messieurs, est resté pendant très longtemps aux Beaux-Arts et qui était Secrétaire général du ministère de la Culture du temps de Malraux. J'ai eu la chance de m'entendre absolument avec lui. C'était un homme d'une droiture, d'une loyauté totale, il m'a dit même : « *Prenez ça, prenez-le.* » et vraiment nous avons marché la main dans la main jusqu'à ce qu'il ait disparu. Je garde de cette amitié, plus que de cette amitié, de ce compagnonnage un souvenir extraordinaire parce que nous avons toujours été à l'étranger ensemble quand il était nécessaire, nous avons toujours travaillé vraiment... et c'est ça qu'il faut toujours remarquer aux yeux de l'étranger comme aux yeux des Français d'ailleurs, je veux dire l'administration française. Pas un problème nous n'avons eu.

⁵⁹ Nom inaudible

⁶⁰ Mot inaudible

⁶¹ Lorsqu'en juin 1940 les troupes allemandes pénètrent dans Paris, le musée du Louvre a déjà mis à l'abri ses chefs-d'œuvre et c'est un musée vidé de ses collections que les Allemands découvrent alors. Cette opération de sauvetage a été organisée par Jacques Jaujard, directeur des musées nationaux, et mise en œuvre grâce au personnel du musée. Plus de 4 000 trésors, dont « La Joconde » et « Le Scribe accroupi », ont ainsi été soustraits au pillage des nazis.

⁶² Mot inaudible

J'ai été trouvé Roger Seydoux qui dirigeait l'École de Sciences Politiques, je lui dis : « *Je pars pour le Quai d'Orsay.* » et⁶³. Vous savez le Quai d'Orsay ça a un certain prestige, et voilà. Nous sommes partis à trois, nous avons fait notre organigramme, on a tout ramassé ce qui traînait un peu partout, évidemment j'avais des complicités considérables mais nous sommes partis du même pas les uns et les autres.

Je suis allé dans les commissions, quand j'ai eu comme ministre Bidault ça se passait très bien. J'ai intéressé à ce moment-là et j'ai essayé d'intéresser mais ce n'était pas nécessaire d'essayer, il suffisait de leur en parler, si vous voulez la Commission des Affaires étrangères était au fond très satisfaite qu'un fonctionnaire du Quai d'Orsay vienne parler des choses. La marche quotidienne des choses, cette commission⁶⁴, de même au Sénat j'allais à la Commission des Finances ce qui est encore une exception assez belle que le ministre m'ait délégué, de ces choses qu'il faudrait recommencer parce que la Commission des Finances du Sénat est un organisme admirable, quand il vous dit « *Non* » c'est « *Non* » et quand il vous dit « *Oui* », c'est « *Oui*. »

Nous avons senti monter la pâte peu à peu et, un beau jour, j'ai demandé où on pourrait me loger, non pas moi mais mon entourage qui grandissait dans ma tête. Je suis allé trouver le directeur du Personnel qui m'a dit : « *On peut vous trouver quelque chose...* » Je dis : « *Non, je veux être au Quai d'Orsay. Si je ne suis pas au Quai d'Orsay, je n'y serais pas.* Alors on m'a dit : « *Justement on termine le cinquième étage.* » « *Et bien c'est là qu'il faut aller et c'est très bien.* » Le ministre aussi, et donc on est allé au cinquième étage quand il était presque terminé. Il y avait quatre directions traditionnelles au lieu de trois.

Je rends hommage aussi, qu'est-ce que vous voulez, moi je suis un homme heureux, je rends hommage à cette Maison parce qu'elle est absolument parfaite, on peut dire. « *Les gens du cinquième étage, qu'est-ce que c'est ? Ce sont des bignoules.* » Mais ce sont des petites histoires entre nous, ça n'a pas d'importance. On a occupé le cinquième étage et j'ai recruté ou plutôt nous avons recruté parce que chacun en a fait autant de son côté, ensemble, d'une part Seydoux et d'autre part Baillou. Baillou a eu bien des éléments de premier ordre qu'on retrouve ensuite dans sa vie et Seydoux avait fait autant.

Il y avait toujours les fondations, il y avait les choses organisées et puis il y avait l'expansion de la culture française sous tous ses moyens depuis le théâtre, la musique, tout ce qu'on voudra jusqu'au cinéma en passant par le livre. J'ai eu de bons collaborateurs, j'ai eu Henri Claudel par exemple qui s'est installé dans le livre, au cinéma, surtout au cinéma d'ailleurs à la fin, je ne vais pas les citer tous. Il s'est produit une sorte de volontariat ce qui est toujours bon signe. Nous avons multiplié la notion d'attaché culturel à l'étranger, bâti aussi à l'étranger une architecture de présence. Je ne dis pas d'ailleurs qu'on a toujours été très heureux car la notion d'attaché culturel à l'étranger a pris du temps à se façonner, à rapporter un intérêt à l'ambassadeur lui-même, et même au pays où il se trouve. On a fait des expériences très diverses, il se trouvait que ce qu'il y avait à gérer réellement, c'était surtout les établissements d'enseignement. Par conséquent, il fallait un administrateur mais il fallait plus, et peu à peu on a constitué un réseau.

Nous avons fait les uns et les autres quelques voyages, pas beaucoup vous savez, nous voyagions peu finalement, je ne crois pas que le résultat soit dans le voyage. Le résultat, il est dans l'effort fait sur place mais je dois dire que partout on a été accueilli les bras ouverts. Quand je suis allé au Brésil, le ministre des Affaires étrangères me dit : « *Est-ce que nous rétablissons*

⁶³ Mots inaudibles

⁶⁴ Mot inaudible

le Français obligatoire ? » J'avoue que j'en suis resté sidéré, c'était pas vrai d'ailleurs mais enfin c'était une offre de service, je l'ai prise comme telle et puis, partout, entre les doigts du cru, c'est une chose que les Français ne savent pas, entre les doigts du cru et la réalité, on optait pour la France.

Je suis allé au Mexique. L'enseignement en tant que tel était réel mais les établissements fixes français étaient interdits, ils le sont encore et les deux lycées de Mexico (maintenant je ne sais pas combien il y a de milliers d'élèves) y sont interdits, ça c'est vrai mais ils sont là. Cela a été la même chose d'ailleurs dans les autres pays d'Amérique du Sud, et un peu partout dans le monde.

Il y avait donc de grands sujets d'enthousiastes et cette Maison a pris ici même pignon sur rue. Elle a pris des pignons sur rue un peu partout mais c'est autre chose que je voulais vous dire et que je viens d'oublier en disant autre chose.

M. Vaisse : Au point de vue de l'extension du Français ou de voyages en Amérique latine ?

L. Joxe : Non, enfin peu importe. On a pris l'habitude de considérer que c'était l'un des services de la Maison. La Maison, au début, a été plutôt à l'état d'observation et puis peu à peu une petite fusion s'est produite. C'est-à-dire que les premiers collaborateurs immédiats ou les chefs de services ont été recrutés parmi les gens de la Maison que cela intéressait. Ça n'a pas été une espèce de défaveur, ça a été⁶⁵.

Pour le reste, ça tient debout mais il faut faire attention à tous points de vue. Les moyens financiers n'ont cessé de décliner d'année en année. Cette espèce de discipline interministérielle est en danger et quand je parle de mes relations avec le ministère de la Culture du temps de Malraux par exemple, vraiment je n'avais aucun mal à m'entendre avec Malraux, c'est comme si on avait dit que deux soldats ayant toujours marché à pas égal se disputaient entre eux, non pas du tout et c'est ça qui est important.

Il faut faire attention parce qu'il y a une espèce d'éparpillement de l'énergie et il n'y avait pas les moyens. Parce qu'ici, on n'a pas les moyens à l'heure actuelle quelles que soient les polémiques et les ennuis que peuvent créer une situation, il reste une⁶⁶ du budget qui est une entreprise (*phrase inachevée*). Les parlementaires ne croient à un budget que quand on leur en a parlé. J'étais parlementaire, j'étais même le rapporteur des Relations culturelles autrefois. Il est certain qu'avant tout il faut le nerf de la guerre et je me bornerai à cela aujourd'hui parce que c'est resté cela l'essentiel. Nous avons eu une chance inouïe et puis il y a eu un regain des relations culturelles du temps de Seydou. Il y a certainement un rapport entre le professeur M. Seydou, ici, et l'amélioration du budget. Il faut y veiller, c'est très grave mais je ne suis pas là pour parler de l'avenir, je suis là pour parler du passé.

Je dois dire que j'ai trouvé partout dans la plupart des cas dans les postes à l'étranger, le chef des missions très intéressé pour plusieurs raisons d'abord parce que ça le distrait du reste et puis quand il n'avait que ça à faire, il avait au moins cela, il y a des pays où rien ne passe sinon le culturel. Je n'aime pas beaucoup cette expression de « relations culturelles » mais ce n'est pas moi qui l'ai choisie, mais enfin ça existe.

⁶⁵ Mot inaudible

⁶⁶ Mot inaudible

Je me suis rendu compte après justement en étant à pied d'œuvre, puis je suis allé à Moscou. Les sujets de réjouissances à ce moment-là n'étaient pas très nombreux. C'est un grand sujet, le sujet lui-même est passionnant, enfin je veux dire que la vie ne présentait pas beaucoup d'imprévu sauf le jour où Staline m'a convoqué. Je me suis dit : « À Moscou je vais faire l'expérience puisqu'il n'y a pas de contacts on va essayer autre chose. » et quand je leur ai dit que j'allais faire venir la Comédie Française, je leur ai dit qu'on signerait le nouveau décret de Moscou, ils ont très bien accepté et ils se sont dits : « Tiens, tiens... ». La Comédie Française est venue et tout le monde l'a appréciée mais il est venu à cause du succès. La ville de Moscou qui n'avait pas voulu la révolution de 1917, ça a été une effervescence incroyable. On vendait les billets au marché noir, il fallait faire attention mais on ne pouvait pas empêcher ça. Quand on a annoncé le Cid vous n'imaginez pas ce que c'était, on était autorisé à aller voir le Cid en français et même l'université a demandé deux séances en français à l'université. Ensuite, j'ai continué, c'est-à-dire que j'ai fait venir une délégation de cinéastes français, une semaine du cinéma français. Ils ont demandé qu'en échange, ils puissent envoyer mes⁶⁷, nous sommes là pour ça. Un jour je me souviens, j'avais quelque chose sur le cœur puis j'ai fait venir des musiciens, Marguerite⁶⁸, c'était un triomphe. Je vous dis ça uniquement parce que c'est une entre autre chose qu'il faut retenir et c'est ce que je dis toujours quand on me parle de cette affaire : « Ce sont les dadas. » Et un jour, moi j'avais déjà été à Léninegrad voir les impressionnistes français qui sont à l'Ermitage. J'avais trouvé toute l'histoire des encadrés accrochés par des pinces à linge sous les toits de l'Ermitage. C'est prodigieux, c'est inimaginable ce qu'il y a là.

Ayant ainsi fait mon apprentissage avec mes collaborateurs qui étaient tous enthousiastes, je leur ai dit : « Vous savez vous m'avez permis de voir les impressionnistes. Je sais qu'ils sont interdits. Ils sont interdits ça ne me regarde pas, ça vous regarde mais s'ils peuvent venir en France ça m'intéresserait. » Les interlocuteurs : « Faut voir... » Des mois se passent et je leur dis : « Enfin c'est tout de même dommage que vous n'ayez pas la permission d'emporter les impressionnistes en France, on vous les rendra vous le savez bien. » J'avais⁶⁹ mon homologue qui me dit : « Oui mais vous savez ça pose tout de même un problème, ils ne sont jamais sortis. » Et je dis : « Écoutez, ce n'est pas convenable, ils sont accrochés dans les greniers de l'Ermitage, ils ne sont même pas à Moscou où ils étaient autrefois. » Alors il me dit : « Mais c'est ça que nous allons faire. Nous allons vous les montrer à Moscou. » Je suis resté comme ça. Ils ont une armée de conservateurs remarquables, tous ces gens qui sont à Moscou. Et c'est venu à Moscou.

Il y avait là (ce sont des anecdotes que je vous raconte) mais il y avait le jour de l'inauguration une queue qui tournait autour du musée⁷⁰, et chose très drôle, on avait mis dans chaque salle des petites plaquettes indiquant que c'était intéressant du point de vue documentaire mais qu'il ne fallait pas forcément imiter. J'ai trouvé ça charmant d'ailleurs et il y avait à l'entrée un vieux peintre russe qui disait : « Jeunes gens vous n'avez jamais vu tout cela. Ce que vous allez voir vous ne l'oublierez jamais. » C'était prodigieux.

Je vous donne cette recette parce que je crois que là où les courants ne passent pas, la culture peut toujours passer.

C. Pozzo Di Borgo : C'est surtout la culture française qui intéresse les gens.

⁶⁷ Mot inaudible

⁶⁸ Mot inaudible

⁶⁹ Mot inaudible

⁷⁰ Mot inaudible

L. Joxe : Oui, bien entendu, à condition que les cultures soient à la hauteur d'eux-mêmes. Il ne faut pas leur envoyer non plus n'importe quoi. Ensuite ils ont autorisé les impressionnistes à venir en France.

M. Vaïsse : Je reviens à des choses beaucoup plus générales. Vous avez dit que le terme de « relations culturelles » ne venait pas de vous.

L. Joxe : Je ne sais pas quel terme j'aurais pu trouver. Vous avez une idée ?

C. Pozzo Di Borgo : Moi je trouve que ça dit très bien ce que ça veut dire : les relations culturelles.

L. Joxe : Oui, si on veut mais c'est culturelle que je n'aime pas.

M. Vaïsse : Oui, même les Anglo-Saxons emploient le terme.

L. Joxe : Oui maintenant c'est fait, c'est entendu. Les arts, ça ne voulait rien dire non plus, ça voulait dire un peu de suggestion mais...

M. Vaïsse : D'ailleurs au début votre service s'appelait direction des Œuvres et des Relations culturelles.

L. Joxe : Je ne savais pas.

M. Vaïsse : Est-ce qu'il y avait eu une réflexion sur la diplomatie culturelle de la France et d'autre part, est-ce qu'il y avait une doctrine concernant la langue française, la défense, la promotion, l'expansion de la langue française ?

L. Joxe : L'expansion de la langue française, bien entendu et par tous les moyens, même interdits. Je vous rappelle simplement que dans les pays où (*phrase inachevée*). Ce qui était le plus difficile à concevoir, c'était un plan. C'est-à-dire un ensemble de projets concernant l'ensemble des moyens parce qu'en réalité il y a autant d'enseignements du Français qu'il y a de pays et il fallait d'abord que l'Alliance Française remplisse sa mission. Elle l'a remplie. Elle la remplissait moins au lendemain de la guerre, ou alors la mission comme ça, sous prétexte de, avec n'importe qui, n'importe quand, n'importe où. Non, les écoles ont été bien calibrées et assez au point, je pense par exemple que depuis que je suis allé à Mexico, ça a fait des progrès. J'y suis allé treize fois dans ma vie pour des raisons diverses mais le lycée de Mexico, il y en a deux trois, il y a une énorme école, il y en a dans le Nord, etc. Tout ça ne devrait pas être et cela est.

Mais il y a d'abord à concevoir très clairement qu'elle avait le temps, quel est le procédé, quelle est la situation, qui convient pour un pays et aussi à se rendre compte tout de même des dégâts qu'avaient apportés la guerre et la diminution de la présence française d'une façon générale. Trouver une méthode, trouver une approche qui fût commune à tout, ce n'est pas progressif car, évidemment, c'est l'Anglais qui l'emportait mais pendant la période que j'ai vécue là-bas, on a beaucoup entrepris et on a beaucoup permis. Maintenant je ne sais plus où on en est.

L'autre affaire, je dois dire de ce qui a été pour le reste mobile par exemple, j'ai trouvé des collaborations immédiates, les gens se sont mobilisés sur le champ. Je vois par exemple quels ont été mes rapports avec ma bonne vieille Comédie Française qui fait encore son tour du monde avec un homme comme Jovet, Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud, avec tous ces

hommes qui vivent du théâtre, pour le théâtre, par le théâtre. Pour eux c'était une joie naturellement d'aller à l'étranger mais il faut voir comme ils étaient accueillis, c'était extraordinaire, vous n'avez aucune idée. Ils remplissaient leur mission de façon admirable, ce sont des souvenirs... Tiens Jovet par exemple, j'ai dit à Jovet: « *Il faudrait que tu ailles à Prague.* » (arrêt du magnétophone) Ça a été dans la période la plus noire pour la Tchécoslovaquie et il me dit : « *Prague, oui, très bien, on peut y aller,* ⁷¹ *le patron, on y va mais...* » Puis, il me dit en revenant me voir : « *C'est* ⁷² *pendant que je jouais, je regardais tous les souffleurs, il y avait le souffleur, sa femme, ses gosses, à un moment donné je suis obligé de lever les yeux au ciel, il y avait tous les machinistes, comme ça... et ces pauvres gens, à la fin, ils ne savaient pas quoi dire, et bien ils criaient "Vive Molière" et j'ai eu dix-sept rappels. "Vive Molière", à Paris moins.* » Et ce sort est arrivé à tous. Son émission a été transportée quand ils sont venus à Moscou. Ne parlons pas de Moscou parce que c'est encore quand il y avait du monde, c'était pour eux autant de joie que pour moi.

Maurice Chevalier, un jour, vient me dire : « *Il faut que je vous rende compte de mon séjour aux États-Unis, je me lève fatigué, on est fatigué ? Non, on n'est pas fatigué aux États-Unis, quand même un peu parce qu'il faut faire transpirer le cœur.* » C'est admirable ⁷³, les médecins n'en parlons pas...

Avoir vécu avec un homme comme le professeur Debré ou ses collègues, j'avais comme conseiller M. Debré pour la médecine, alors la médecine était toute entière mobilisée. J'avais aussi pour conseiller intime quand il s'agissait des gens qui venait me voir comme ça, simplement pour bavarder, pour dire : « *Je viens régulièrement puisqu'il faut bavarder.* »" Là, j'avais toute l'école française, c'était très passionnant et les moyens ne manquaient pas, c'est encore la question.

M. Vaisse : En ce qui concerne les attachés culturels, ils n'en n'existaient pas avant la seconde guerre mondiale par conséquent les premiers postes d'attachés culturels sont créés sous votre direction ?

L. Joxe : Je ne suis pas absolument sûr parce que, nous, on a créé les attachés culturels.

M. Vaisse : Il n'y avait pas d'attaché culturel en tant que tel avant 1950, il en avait été question et on avait même envoyé un universitaire à Rome dans les années 1920-1921, un certain Mignon ⁷⁴.

L. Joxe : Oui, Maurice Mignon.

M. Vaisse : On avait parlé d'en créer, les parlementaires suscitaient l'idée mais elle se heurtait à beaucoup de résistance ?

⁷¹ Mot inaudible

⁷² Mot inaudible

⁷³ Mot inaudible

⁷⁴ Maurice Mignon (1882-1962) est un universitaire français, spécialiste de littérature italienne.

Né à Prémery (Nièvre) le 9 août 1882, il fait ses études à Clamecy puis à Nevers avant d'entrer à l'École Normale Supérieure et d'obtenir l'agrégation en 1906. Après la Première Guerre mondiale, il fonde en 1919 le Lycée français de Rome (lycée Chateaubriand) et la Bibliothèque Française du Palais Farnèse.

L. Joxe : Il n'y avait pas de fonctionnaire chargé de la culture mais il y avait des centres de culture qui servaient d'attachés culturels. À Rome c'est évident. Il y avait à Rome l'École de Rome.

M. Vaïsse : La Villa Médicis ?

L. Joxe : Il y avait l'École de Rome des archéologues qui servaient déjà d'attachés culturels. À Londres aussi, il y avait la Maison de l'Institut Français qui servait de... mais il n'y avait pas de fonctionnaire. Je ne sais pas ce que je dois penser finalement. Je ne me rends pas très bien compte des services rendus par la création des attachés culturels, c'est très inégal. En réalité, ils ont tout de même été très utiles parce qu'ils ont assuré le suivi. Ils ne se sont pas laissés complètement envoûter par les délices de l'administration mais ils ont appris à administrer ou ils le savaient déjà et ils ont apporté quelque chose.

Mais ça dépend seulement des hommes et des institutions de soutien car quand il n'y a rien qu'un attaché culturel qui voit passer un bateau tous les combien, ça ne veut pas dire grand-chose. La réalité elle est dans l'alliance entre le pays où on se trouve et le pays qui est le vôtre. C'est comme ça pour tout d'ailleurs en matière de (*phrase inachevée*). Il faut les intéresser à ce que cela ait lieu, les faire rentrer dans le jeu. Les Japonais pour ça sont⁷⁵, ils paient la moitié dans bien des cas. C'est important. Il faut aussi leur donner l'impression qu'on s'intéresse à eux bien entendu pour ça, on ne saura jamais trop leur rendre la politesse surtout pour les pays en état d'évolution.

M. Vaïsse : Est-ce que vous aviez défini des secteurs géographiques prioritaires ?

L. Joxe : Non, il y avait un secteur prioritaire au lendemain de la guerre qui était l'Europe. C'est sûr. Les premières expositions ont été faites en Europe. Par exemple, je parle des choses (onéreuses), les premières manifestations ont été réalisées à Londres. La première exposition était à Victoria et tout était tapissé de toiles d'avions ; les stocks de toiles d'avions servaient à faire des fonds de table mais vous savez, c'est très loin pour moi les relations culturelles. Pourquoi ? Parce que ça a moins d'arrêtes que tout ce que j'ai fait ailleurs dans ma vie et il faudrait retrouver des lignes directrices. Parce que nous, les lignes directrices, nous les donnions mais elles se donnaient aussi un peu elles-mêmes, la loi de l'offre et de la demande jouait.

M. Vaïsse : Je pense en particulier à un secteur dont vous n'avez pas parlé qui est l'Allemagne. Je voulais vous demander si le gouvernement français, le ministère, vous-même aviez eu une politique très particulière à l'égard de l'Allemagne au point de vue de la diplomatie culturelle ?

L. Joxe : Oui, très particulière. Il faut se rendre compte que pendant la période où l'Allemagne a été prise en main, on pouvait y introduire ce que l'on voulait et cette période, moi je ne l'ai guère connue directement. C'était les militaires qui faisaient tout, nous étions en rapport avec les militaires bien entendu mais il n'y a pas eu à définir une politique vis-à-vis de l'Allemagne sinon une politique, comment dirais-je, de présence française et d'absence allemande.

M. Vaïsse : Oui mais il est question dans un certain nombre d'articles de la politique de dénazification et de la politique suivie en particulier par Raymond⁷⁶ qui disait : « *La rééducation du peuple allemand ne peut être laissée aux Allemands.* » Je voulais savoir si du

⁷⁵ Mot inaudible

⁷⁶ Nom inaudible

point de vue du Quai d'Orsay et de la Direction Générale des Relations Culturelles, il y avait eu la même idée ?

L. Joxe : Pas avec les Allemands, on ne pouvait pas le faire autrement qu'en accord avec les Allemands.

M. Vaïsse : Il y a eu un certain nombre de conflits tout de même parce qu'ils voulaient imposer une réforme de l'élite dans l'éducation allemande et, en particulier, les évêques allemands se sont...

L. Joxe : Oui je me souviens de ça. Je m'excuse de dire cela mais ça me paraît un peu sommaire. Je dis ça parce que j'aimais bien⁷⁷ mais c'était encore du commandement, c'était un état militaire. J'éprouve beaucoup plus de satisfaction quand c'est le chancelier Adenauer qui fait ça lui-même.

C'était un monde un peu à part, il faut être juste. L'Allemagne était pour nous un monde un peu particulier, exactement comme pour les Américains ou pour... (*changement de phrase*) Les Anglais non, les Anglais c'était autre chose, ils ne s'occupaient pas de⁷⁸, d'Hitler. C'est assez tard que les Américains sont arrivés à comprendre qu'il fallait farcir l'Allemagne entière non seulement de produits américains mais de produits allemands autres. Alors ils ont créé une immense, une énorme organisation, nous ne pouvions pas lutter avec ça. Ils ont submergé l'Allemagne de manifestations artistiques, littéraires, enseignantes, artistiques, etc. Cela dépassait notre propre cadre.

Non, l'Allemagne est nébuleuse pour moi et je crois que c'est à cause de ça. Comme je n'ai pas d'arrêtes quand il s'agit de politique... Par contre l'Italie, immédiatement. C'était facile de sa part aussi et, par contre, aussi veiller à maintenir des veilleuses dans quelques territoires inabornables dans les six années où je suis resté là, je crois, ça doit faire à peu près six ans 1946-1952. Il faut se rendre compte aussi que c'était l'Allemagne qui payait et que l'ambassadeur, au demeurant haut-commissaire à Berlin, avait toute cette politique entre les mains.

Les choses étaient autrement pour moi, quand on allait voir François Poncet, il avait de tels moyens, et moi quand j'ai été ambassadeur à Bonn, j'ai eu de tels moyens que la question sur le budget des Relations culturelles ne se posait pas. Par exemple, même en 1950 puisque je suis resté un an à Bonn, puisqu'on m'a rappelé après ici, il n'y avait pas de questions pour nous, nous avions une espèce d'autonomie qui était la réalité d'abord parce que nous étions les maîtres de Berlin. Par conséquent, on représentait une autorité considérable comme ambassadeur, un ambassadeur qui, à la fois occupe Berlin, et est ambassadeur à Bonn, qui reçoit en plus des paiements de l'Allemagne (qui sont considérables) d'occupation et un certain nombre de crédits destinés justement à cela. Ce n'est pas ici que ça se passait, c'était là-bas, en grande partie, ce n'était plus le temps de⁷⁹ d'ailleurs. Comment s'appelait-il, c'était l'ancien attaché culturel à Vienne ?

M. Vaïsse : Il y a eu M. Cheval qui a été un moment...

⁷⁷ Nom inaudible

⁷⁸ Nom inaudible

⁷⁹ Mot inaudible

L. Joxe : Ah, il est charmant Cheval mais ce n'était pas de mon temps.

M. Vaïsse : Au fond l'Allemagne ne faisait pas partie de la région géographique de l'Europe dont vous vous occupiez étant donné qu'elle était sous l'occupation militaire ?

L. Joxe : Oui, elle en faisait partie mais en fait les moyens les⁸⁰ meilleurs n'étaient pas chez moi, je n'ai pas l'impression d'avoir fait beaucoup de dépenses pour l'Allemagne. L'argent pleuvait de tous les côtés. Pour ce qui est de la seconde étape, c'est-à-dire de la rééducation, j'avais bien ce bon⁸¹ qui a été député ensuite.

M. Vaïsse : ⁸² ?

L. Joxe : Mais pour la rééducation, ça a été un travail franco-allemand, la main dans la main. Nous avons repris tout de suite des contacts normaux avec les États-Unis. Avec les États-Unis, la première manifestation était à⁸³. Une partie était aux États-Unis et la suite à⁸⁴. On m'a envoyé à⁸⁵ sur un navire de guerre insubmersible qui s'appelle Richelieu. On a été reçu par des coups de canons et le Maire de New York est venu les recevoir à bord, c'était fantastique. Cela a été un succès incroyable mais là on jouait sur le velours que voulez-vous.

M. Vaïsse : C'était parmi vos conseillers aux Relations culturelles qui s'occupaient de l'Allemagne justement et de l'Autriche, Roger Lalouette, et d'autre part il y avait un service à l'intérieur des Échanges culturels, la sous-direction de Roger Seydoux qui était Échanges culturels avec les troupes d'Occupation en Allemagne⁸⁶.

L. Joxe : C'est Roger Seydoux qui la dirigeait ?

M. Vaïsse : Oui

L. Joxe : Bon, il avait tous les échanges culturels, pas seulement l'Allemagne.

M. Vaïsse : Non bien sûr. Échanges artistiques, ⁸⁷ et congrès, Service français du discours, presse, radio, information...

L. Joxe : La Presse et l'Information ?

M. Vaïsse : Il y a dans l'Annuaire diplomatique mention : Relations Presse Radio Information.

L. Joxe : Ah oui, mais c'est du temps de Roger Seydoux ?

M. Vaïsse : Oui

⁸⁰ Mot inaudible

⁸¹ Nom inaudible

⁸² Nom inaudible

⁸³ Nom inaudible

⁸⁴ Nom inaudible

⁸⁵ Nom inaudible

⁸⁶ Dans les Zones françaises d'Occupation en Allemagne et en Autriche, la ZFO, de 1945 à 1955.

⁸⁷ Mot inaudible

L. Joxe : Moi je n'avais pas la presse et l'information dans mes services, vous croyez qu'il les avait ?

M. Vaïsse : Ce n'est pas clair si c'est Presse, si c'est un service ou en relation avec ?

L. Joxe : En relation avec la Presse et l'Information, c'est autre chose mais il n'avait pas le pouvoir administratif, sûrement pas. C'était en quelle année, Roger Seydoux directeur général ?

M. Vaïsse : C'est dans l'Annuaire diplomatique, non, Directeur des Échanges culturels à l'intérieur de votre service

L. Joxe : De mon temps ?

M. Vaïsse : C'était dans l'Annuaire diplomatique de 1947.

L. Joxe : Oui, nous nous sommes servis largement. Cela ne m'étonne pas !

Fin de l'entretien